

# Jean-Paul Damaggio

## Caracas-Maracay Fragments du Venezuela (voyage 2006)

### Sommaire :

- 1 Le plein à un euro
- 2 Boire au Venezuela
- 3 L'alimentation
- 4 Le tourisme et la révolution
- 5 La fiesta ou la rumba
- 6 L'informel
- 7 La culture
- 8 La poésie
- 9 La politique
- 10 Le Front Francisco de Miranda
- 11 Le Mercosur
- 12 Les beautés de la nature au Venezuela
- 13 Les médias
- 14 La mode globalisée
- 15 La politique des blocs

### Annexes :

- Un texte de François Migeot

### 1 - Le plein à 1 euro

Premier souci du touriste : les moyens de transport. Nous avons utilisé dans l'ordre : le taxi de luxe, le métro, le bus semi-luxe (*el ejecutivo* moins luxe que le *bus cama*, un bus où le fauteuil se penche presque comme un lit), le taxi normal, le bus de ville, le bus populaire et le taxi « au noir » (en plus de la marche à pied que nous avons pratiquée plus que de raison). Il existe aussi, plus populaire encore : le camion, la grosse voiture, ou la moto-taxi cependant assez rare. C'est un peu comme ailleurs en Amérique latine sauf que pour les terminaux de bus, l'organisation paraît plus sérieuse.

Au-delà de cette variété caractéristique des moyens de transport, voici la première anomalie : le plein d'essence se fait environ pour 1 euro quand chez nous il tourne autour de 40 euros ! La réponse connue (le Venezuela est producteur de pétrole) n'est pas satisfaisante : le Mexique, dont le développement est similaire, avec, depuis longtemps, une forte production de pétrole nationalisée (en 1936), pratique des prix à la pompe bien supérieurs (le plein autour de 20 euros comme aux USA). Ce prix si bas de l'essence ou du gazole est donc un phénomène lié à l'histoire générale du pays (et pas seulement à la richesse en pétrole) sans que nous puissions en déterminer l'élément précis. Conséquence première : la présence des vieilles voitures étasuniennes des années 50. Si ces vestiges du passé ont perdu tout charme en matière de carrosserie (et c'est peu dire), les moteurs peuvent par contre traverser toutes les tempêtes. Ils possèdent huit cylindres, durent depuis 50 ans et peuvent tenir encore tout

autant. Bien sûr, les batteries, tuyaux d'échappement, pompes à essence et autres parties annexes craquent parfois mais la réparation est un jeu d'enfant pour les bricoleurs. Quel rapport entre le prix de l'essence et la présence de ces vieilles voitures ? Elles consomment 25 litres aux 100 km et partout ailleurs seraient donc inutilisables. Elles ont plus de parenté avec les Jeeps qu'avec nos voitures actuelles. Autre inconvénient : pour se garer elles occupent un espace phénoménal. Le bas prix de l'essence permet de recycler des vestiges du passé, mais cette économie produit un gaspillage de pétrole (sans compter la pollution engendrée par de tels moteurs) qui normalement n'est plus de saison. La conséquence est inéluctable : des embouteillages phénoménaux et un air difficilement respirable à certaines heures dans les villes. Une atmosphère essoufflante un peu analogue régnait à Quito en Equateur avec une différence : là-bas les effets de l'altitude s'ajoutaient à ceux de la pollution. On aurait pu penser qu'à ce prix, le pétrole devait être à la base de la production d'électricité du pays, mais il n'en est rien. La puissance des rivières permet une production hydroélectrique de cette forme d'énergie, indispensable aux millions de machines à air conditionné répandues partout. Trois immenses retenues d'eau permettent même de vendre de l'électricité au Brésil.

Parmi les moyens de transport, quels rapports entre le bus semi-luxe et le bus populaire ? Un point commun : une personne vient enregistrer le nom et le numéro des papiers d'identité de tous les voyageurs. La liste est ensuite déposée à la barrière de sortie du terminal de bus. A quoi servent ces milliards de listes ? Peut-être à donner de l'emploi à ces gens qui font le contrôle ? Le bus populaire bénéficie d'une très forte présence musicale ce qui n'empêche pas la plupart des passagers de se laisser aller dans un profond sommeil. Dans *el ejecutivo*, évidemment fortement climatisé, les rideaux sont tirés même à huit heures du matin, et si vous en ouvrez un pour regarder le paysage, on vous demande poliment de réduire au minimum l'entrée de lumière afin de conserver aux autres passagers le confort attendu (s'il n'y a pas de musique enregistrée celle des téléphones portables compense en partie). La différence n'est pas seulement de l'ordre de l'environnement musical : les sièges sont plus confortables et le prix va donc du simple au double, très bon marché cependant. A titre d'exemple, le trajet **Caracas-Maracay** (un peu plus de 100 km) en bus *ejecutivo* est à 6 500 bolivars (environ 2,60 euros).

Prendre le bus de ville, à 25 centimes d'euros est assez simple mais attention à ne pas se faire piéger par les indications inscrites sur le pare-brise ! Nous nous sommes laissés prendre à Maracay où voulant faire le trajet du terminal au centre ville, nous nous sommes retrouvés presque dans la banlieue. Ça nous aura permis la découverte de nouveaux quartiers de la ville ... et une bonne marche à pied !

Quant au métro de Caracas nous pourrions en faire tous les éloges imaginables si la lettre d'un lecteur de journal n'était pas venue nous mettre en garde. Le métro est très beau, très propre, très calme, très bien organisé, très climatisé et, en quatre jours, nous n'avons eu que des félicitations à adresser à cette œuvre construite par des Français. Pendant notre séjour une quatrième ligne a même été inaugurée et en décembre ce sera le cas de la cinquième.

Pourtant, sur le journal chaviste par excellence, *Diario Vea*, une lettre de lecteur brosse un autre tableau de la situation. Publiée dans un journal d'opposition, on aurait pu crier à une nouvelle tentative de dénigrement, mais le responsable du journal, tout en atténuant les critiques du lecteur, reconnaît les faits. Cette lettre paraît au moment même où le président Chavez décide de changer le directeur de l'entreprise du métro en y plaçant à la tête un général de l'armée (Gustavo Enrique Gonzalez Lopez). Est-ce une façon d'alerter le nouveau responsable ? Mais que dit cette lettre ?

Je vis à l'Est et je travaille à l'Ouest donc chaque jour je dois prendre le métro et au cours des deux dernières semaines, presque chaque jour, le système a présenté un problème. Si ce n'est pas un manque d'électricité ou un problème de rail, si ce n'est pour un ennui mécanique, ce

sont les escaliers mécaniques des stations qui présentent des défaillances, ou alors il y a un homme dans le tunnel. Aujourd'hui, c'est à la station de **Chacao** qu'un manque d'électricité bloqua le train. Après un temps d'attente, je suis monté prendre un bus, ce qui multiplie par deux ma dépense en matière de transport, augmente mon stress et me conduit à arriver en retard à mon travail où mon chef doute des raisons que je donne pour m'expliquer.

Voici la réponse de la direction du journal :

Il y a des manques dans l'organisation du métro, l'entreprise le reconnaît elle-même et va prendre des mesures pour les solutionner. Il est même prévu d'acheter de nouveaux trains car ceux existants ne couvrent pas les besoins. Ceci étant, la construction de nouvelles lignes et l'effort pour améliorer les existantes doivent recevoir la reconnaissance de la communauté. Les critiques justes, sans tomber dans l'exagération, sont reçues comme moyen pour solutionner les problèmes.

Si un témoignage d'un lecteur ne peut donner un point de vue général, celui du touriste encore moins. D'autant que dans un autre journal un autre lecteur soulève un problème tout différent : les retraités ne peuvent acheter un billet de dix voyages au tarif réduit, auquel ils ont droit, et doivent donc faire la queue à chaque voyage, ce qui n'est pas facile surtout à certaines heures. Ce retraité parlait de discrimination.

## 2 - Boire au Venezuela

Après le déplacement, le touriste a besoin de boire et manger. Cette note sur la boisson made in Venezuela ne va rien révéler de particulier car, comme pour les transports, globalement le tableau est le même qu'à Managua, Quito ou Lima. Les boissons de base sont la bière puis les sodas avec la guerre classique Coca/Pepsi, et ensuite les jus de fruits. Comme partout, il existe une bière nationale, ici c'est la *Polar*, une entreprise entre les mains de l'homme le plus puissant du pays : **Cisneros**. *Polar* vient de lancer une bière un peu moins alcoolisée, *Polar Ice*, (le terme anglais ne semble pas gêner le développement de ce marché), dont les publicités envahissent les plus petits villages. Pour Coca Cola, notons que l'entreprise vend aussi un produit plus cher que le Coca, de l'eau, sous la marque *Nevada* ! Nous nous souvenons qu'en Angleterre de l'eau vendue par Coca Cola s'est révélée impropre à la consommation !

Une fois délaissés les produits de la globalisation, il reste les merveilleux jus de fruits qui peuvent se présenter sous forme de jus naturels, de *batidos* ou de *meringadas*. Pour un verre de jus d'orange, le vendeur se dote de huit oranges qu'il presse les unes après les autres et vous avez un produit extra. Pour un *batido* de fraises, il s'agit de fraises mises dans un batteur, avec un peu de sucre et d'eau (très peu) et le tout est battu jusqu'à donner un autre produit délicieux. La *meringada* suppose l'ajout d'un peu de lait mais elle est beaucoup moins consommée. Comme le montre la photo, la liste des fruits est impressionnante et témoigne d'une agriculture riche, à cause du climat, des sols et du savoir faire paysan (voir la partie sur l'alimentation). Le melon, la goyave, l'ananas, l'orange, la papaye, la mûre, la fraise, le *durazno* (entre la pêche et l'abricot), et d'autres que nous avons du mal à traduire.

Il existe une autre boisson que nous n'avons pas goûtée : la *chicha*. Cette boisson témoigne de la réalité ancienne de l'intégration latino-américaine. La *chicha* est présente au Pérou, comme au Nicaragua ou au Venezuela. On la retrouve jusqu'en Tanzanie. Il s'agit d'une boisson à base de maïs. Y a-t-il deux versions comme au Pérou : avec ou sans alcool ? Nous ne savons pas, par contre il est facile de vérifier que cette « globalisation » recule face à celle de Coca-Cola. Il s'agit d'une boisson populaire peut-être plus utilisée dans les campagnes qu'en ville.

Cette attention aux boissons s'explique par la chaleur permanente dans le pays (entre 25 et 30 degrés environ) une chaleur contre laquelle il faut lutter pour éviter la déshydratation. Parmi les petits vendeurs des rues, en matière de boisson nous trouvons le vendeur de café et de thé. Ils ont des thermos et passent sur les places pour proposer, dans des petits verres en plastique, le *cafecito* (petit café) réparateur. Plutôt que le chocolat chaud, très connu lui aussi dans ce pays producteur de cacao, le matin on s'est borné le plus souvent à boire un café au lait délicieux qui fait penser à un capuccino avec sa mousse de lait abondante, servi dans des verres en plastique, les mêmes dans chaque café.

Il serait injuste de ne rien dire du *ron* qui, comme pour le mot français, vient de l'anglais « rum » mais auquel notre langue a ajouté un h : rhum. Ce mot ferait référence à un autre qui signifie « bagarre » pour indiquer qu'après avoir ingurgité cette boisson certains ont tendance à chercher noise aux autres. Un Vénézuélien nous indiqua que le *Santa Teresa* est le meilleur, et à la question de savoir quel rapport il pouvait y avoir entre le nom d'une sainte et la boisson, il nous fut précisé que c'était en fait le nom de l'hacienda productrice de la boisson phare. Si au Nicaragua nous avons pu observer les effets dévastateurs de la boisson au sein du peuple, au Venezuela, peut-être parce que nous sommes restés loin des campagnes, nous n'avons pas noté le même phénomène. Il faut dire que nous n'avons pas eu l'occasion de sortir un samedi soir, moment des libations habituelles. Quant au whisky, bien que symbole des USA, il a une très grande place.

### 3 - L'alimentation

L'alimentation est un des soucis majeurs du touriste non seulement parce qu'il faut manger pour vivre, mais parce que le changement d'habitude alimentaire produit souvent ce qu'on appelle « *la turista* » à savoir une diarrhée pénible.

Ce « danger » s'amenuise au fur et à mesure qu'avance la globalisation alimentaire. *Mac Do* et l'alimentation standardisée font rage au Venezuela, contrairement aux autres pays d'Amérique latine ou même d'Afrique du Nord où nous nous sommes rendus, et c'est peut-être - en partie - une question de niveau de vie : si, en France le *Mac Do* est considéré comme un « resto » bon marché, il n'en est pas de même là où il est courant de s'alimenter auprès de petites gargotes ambulantes ou non, dans lesquelles on propose les soupes épaisses et les plats populaires qui cuisent sur place. Par contre il semble que Coca Cola, lui, ait réussi sa percée « mondiale ».

Après le café mousseux du matin, le repas de midi consistait en un pique-nique léger pris dans un des innombrables parcs, et celui du soir avait lieu dans de petits restos. Nous avons commencé par une pizza puis, le lendemain, par une cuisine italienne à base de pâtes (spaghetti bolognaises, lasagnes). La colonie italienne est importante au Venezuela (mot qui veut dire « petite Venise ») et la récente victoire de la *Squadra Azzura* a permis de la mettre en évidence. Accrochés astucieusement aux fenêtres de voitures, beaucoup de drapeaux italiens flottaient, et sur celle-ci prise en photo l'inscription est encore plus parlante.

C'est seulement ensuite que nous avons découvert, sur le marché, les produits spectaculaires de l'agriculture locale. Sur la photo, un marchand préparant à longueur de journée des ananas fut très étonné qu'on lui demande l'autorisation de ce cliché. Cependant, en ce domaine, la globalisation frappe aussi, si on n'y fait pas attention : par exemple les pommes et les poires viennent, comme au Nicaragua, des USA, sont donc plus chères que les autres fruits et souvent vendues à l'unité (environ 1 000 bolivars, 0,40 euros, ce qui est le prix d'un kilo de bananes).

L'avocat est vite devenu pour nous un produit de base. Il se mange aisément en pique-nique, et sa qualité est extra. De plus, les vendeurs connaissent leur produit et quand on demande des avocats mûrs ils n'hésitent pas, s'ils n'en ont pas, à vous envoyer chez le vendeur voisin. Il s'agit d'avocats trois fois plus gros que ceux que nous connaissons et, au restaurant, on en trouve dans tous les plats (le prix dépasse un peu l'euro pour un kilo).

La banane est au cœur de l'alimentation comme partout en Amérique latine. Notre premier contact avec le Venezuela s'est produit sur le chemin entre l'aéroport et Caracas. Suite à un glissement de terrain, un viaduc s'est effondré. Cela cause un embouteillage énorme sur la route de substitution, et dans la queue, des vendeurs de toutes sortes s'incrument. Nous avons aussitôt remarqué les vendeurs de *chifles* (terme péruvien) c'est à dire des bananes en tranches grillées comme des chips et vendues dans des petits sacs en plastique transparent. Au Venezuela on dit *tostones* et au Nicaragua il nous faudrait voir le terme. Il est frappant de constater que pour la même réalité, chaque pays a son propre mot. Est-ce le cas pour *las tajadas*, c'est-à-dire des tranches de bananes plus épaisses cuisinées et souvent proposées avec du fromage et des tranches d'avocat ?

La banane n'est qu'un des multiples fruits comme nous l'avons noté avec les jus de fruits. Par exemple, il existe les *mamones*, des petits fruits verts (vendus sur la plage de **Choroni**) que nous ne nous sommes pas aventurés à acheter car nous ne savions pas comment ils se mangent. Ils ressemblent à une noix verte et il faut les casser pour en déguster la pulpe. Un peu comme des mini noix de coco.

Le Venezuela est un pays plus riche en matière de fromage que le Pérou. Ce fromage, on le trouve dans *las cachapas* qui sont des crêpes épaisses et délicieuses dotées à l'intérieur de divers produits. *Las cachapas* se distinguent d'un produit plus « global » en Amérique latine : *las empanadas*, sandwiches dont l'enveloppe est une pâte type pâte à pain ou à pizza, fourrés de divers aliments (le Venezuela a aussi ses *arepas*). Pour remplir de tels sandwiches, le poulet est basique, un poulet qui appartient à l'alimentation internationale comme le jambon d'York, la mortadelle et autres charcuteries classiques. Ce qui rend l'alimentation peu originale même au-delà des Mac Do, poulets frites et autres fast foods.

L'alimentation typique, souvent à l'origine de la « turista », se croise dans les restos internes aux marchés alimentaires ouverts seulement le matin. Nous n'avons pas eu le temps de faire l'expérience mais nous avons cependant mangé la soupe légendaire servie dans le restaurant *Caney Tropical* que nous avons régulièrement fréquenté à Maracay. Marie-France a pris la soupe de poule et Jean-Paul la soupe de légumes. Une soupe c'est un repas complet que les gens peuvent prendre à tout moment et en particulier dès le petit déjeuner (vu le besoin fondamental de boisson celle-ci est sûre car fournie par l'eau bouillie). Dans la soupe de légumes à 4 000 bolivars (1,60 euros) Jean-Paul a retrouvé toutes les saveurs classiques dans de tels pays : avec un peu de citron pour bien relever l'ensemble. Bien sûr, les légumes de base, patates, navets, carottes ne se distinguent pas de ceux de chez nous mais les herbes, le persil et tant d'autres, apportent un goût difficile à retrouver. Dans la soupe de poule à 6 000 bolivars (2,40 euros), il y avait avec l'énorme morceau de viande, le choclo c'est-à-dire le maïs, et toute une variété de produits.

## 4 - Le tourisme et la révolution

Notre livre-guide nous ayant indiqué qu'au ministère du tourisme ils donnaient quelques indications et cartes, nous avons décidé de faire le détour. Après un passage dans la vaste et haute **Torre Oeste** de Caracas, près de la station de métro **Bellas Artes**, on nous indiqua que

le ministère en question avait déménagé dans l'ancienne ambassade US située à deux pas de notre hôtel, dans le quartier **Altamira**.

Là, le gardien débonnaire - un grand noir maigre - nous demanda ce que nous voulions, et après quelques explications, il nous conduisit à travers divers bureaux. D'un point à un autre nous sommes finalement arrivés à un bureau où une personne parlant parfaitement le français nous offrit de multiples dépliants. A la question toute simple de savoir s'il y n'aurait pas, par exemple, un plan de Caracas, la personne, embarrassée, alla chercher un autre dépliant mais en anglais, qui présentait la capitale. Quant à avoir des listes d'hôtels, connaître les liaisons routières, etc. dans le pays, la dame ne sut que nous conseiller de consulter une agence de voyage. Partout des gens charmants, un bâtiment fonctionnel ... où le touriste semblait la dernière personne attendue ! Sur la table du bureau une brochure attira notre attention : *Turismo y revolucion*. Une première façon de découvrir la révolution bolivarienne ? Comme toujours dans le pays tout commence par des articles de la Constitution : ceux portant les numéros 308-309-310. Le 308 indique que l'Etat protège et aide la petite et moyenne industrie et le 309 précise de manière plus spécifique :

L'artisanat et les industries populaires typiques de la Nation, bénéficieront d'une protection spéciale (...) dans le but de préserver leur authenticité.

Et enfin le 310 indique :

Le tourisme est une activité économique d'intérêt national, prioritaire dans la stratégie de diversification et de développement soutenable. L'Etat mettra en place les moyens qui garantiront son développement (...). Il veillera à la création et au renforcement du secteur touristique national.

Le tableau général étant ainsi brossé, vient ensuite la définition du tourisme :

Une activité économique d'intérêt national qui puise son origine dans le déplacement occasionnel d'individus ou groupes vers d'autres localités, afin de profiter de leur temps libre par des activités récréatives, de loisir, de repos, de santé, de commerce, de connaissance, d'intérêt religieux, politique, scientifique entre autres raisons. Chaque fois qu'un touriste se déplace vers n'importe quelle partie du pays, il a besoin de moyens de transports, de manger, de dormir, de profiter des paysages naturels, historiques.

Une brochure très pédagogique qui défend l'idée d'un tourisme soutenable c'est-à-dire d'un tourisme qui doit naître des gens eux-mêmes et non de projets extérieurs.

Plus concrètement un Vénézuélien nous rappela les quatre atouts touristiques du pays : la **Gran Sabana** et le **Salto Angel**, la plus haute chute d'eau du monde (près de 1 000 mètres) ; **Mérida** une ville du sud-ouest qui allie la plaine des **Llanos** et le point culminant de toutes les **Andes** : le **Pico Bolivar** (5 007 m) ; les îles **Las Margaritas** un lieu du tourisme classique des Caraïbes qui se distingue par ses plages, une floraison de casinos et toute absence de taxes ; et un ensemble d'îlots coralliens entourés d'eau couleur émeraude : **Las Roques**. Un tourisme marqué surtout par la beauté des sites naturels plus que par la présence de merveilles historiques.

Nous n'avons presque pas croisé de touristes sur l'axe Caracas-Maracay ce qui est compréhensible vu la circulation, la pollution et le bruit incessant de Caracas, et le côté ordinaire de Maracay. Pourtant, là comme ailleurs, beaucoup de découvertes sont possibles comme nous allons le vérifier.

Quant aux plans et cartes, nous en trouverons deux au lieu indiqué par notre livre-guide, une boutique à la station de métro **California**. Nous pensions à une librairie et en fait il s'agit d'un lieu vendant des photocopies. C'est le seul endroit que nous ayons croisé, où l'entrée était sécurisée par une porte grillagée et fermée à clef. L'absence de gardiens devant les pharmacies par exemple, dénote un pays beaucoup moins violent que le Pérou ou le Nicaragua. Bref, nous y avons récupéré le plan de Caracas et celui de Merida.

## 5 - La fiesta ou la rumba

Le Vénézuélien avec qui nous avons bavardé plus de deux heures, dans le « taxi » que nous avait appelé le sympathique gérant de l'hôtel **Mar del Plata** à Maracay afin de rejoindre l'aéroport à 150 km, nous affirma que les caractéristiques des habitants de son pays sont le faible goût pour l'aventure (peu d'immigration) et le grand sens de la fête. Il confortait ainsi notre livre-guide qui fait de la fête du samedi soir un impératif national. Nous avons pu le vérifier indirectement en demandant le prix d'un taxi le dimanche matin : en avançant l'horaire de 12h à 9h du matin le prix passait de 120 000 bolivars à 150 000 bolivars (60 euros) soit une augmentation de 20%.

Au Pérou et au Nicaragua nous avons eu l'occasion de participer à des fêtes familiales qui tendent à faire penser que ce sens de la fête est assez général en Amérique latine. Une des fêtes originales, celle des 15 ans pour les filles est présente aussi au Venezuela. Pour cette occasion qui marque la transition vers l'âge adulte, les familles n'hésitent pas à s'endetter.

La musique entendue dans la rue est fondée sur la *salsa* et le *vallenato* colombien (il se distingue par la forte présence de l'accordéon). Mais il existe une musique plus traditionnelle du pays, la musique des **Llanos** qui s'appuie sur trois instruments : la harpe, le *cuatro* (une petite guitare) et les *maracas*. Partout, dans les familles, on se donne les moyens de construire le petit orchestre pour animer n'importe quelle fête. Le roman fondamental de **Romulo Gallegos**, *Canto Claro*, raconte l'histoire d'un chanteur qui avait choisi de vivre en jouant dans les dites fêtes.

A Caracas un samedi après midi, nous avons eu droit, dans la rue, à une très forte sonorisation d'un groupe de jeunes pour qui, jouer dans la rue c'était manifester la présence de l'esprit de rébellion. La puissance des décibels suffit-elle pour convaincre ? Et la répétition du slogan « dignité rebelle » produit-il de la dignité ?

Comme en matière de sport, où les adeptes du foot s'opposent aux adeptes de *beisbol*, (le mot anglais base-ball est écrit à l'espagnole), il y a deux Venezuela. Celui des personnes d'origine étrangères (plutôt *football* et musique anglo-saxonne) et celui des autochtones (plutôt *beisbol* et musique locale). La présence du *beisbol* fait penser au cas du Nicaragua où là-bas aussi l'influence nord-américaine introduisit ce sport. Une présence qui n'a pas fait reculer l'influence des corridos comme en témoigne la **Plaza de Toros** de Maracay, une très belle construction où on retrouve l'architecture arabo-andalouse. L'homme sympathique qui nous a fait visiter nous a d'abord ouvert la chapelle, le premier lieu par lequel passe le torero a-t-il précisé, puis il est parti vaquer à ses occupations, nous laissant arpenter le lieu en nous disant qu'on y était « comme chez nous ». Partout où nous sommes passés, l'exploitation du touriste semble absente.

Enfin dernière trace de la fête : cette statue devant l'opéra de Maracay du chanteur **Alfredo Savel** (1930-1989). Elle dénote, ce que la photo rend mal : une joie phénoménale sur le visage de l'homme. Les guichets étaient ouverts pour une représentation le soir même et le long du

bâtiment, de paisibles joueurs d'échecs disputaient leurs parties sur des tables dans lesquelles les jeux d'échecs étaient incrustés.

## 6 - L'informel

Encore une caractéristique propre à toute l'Amérique latine : la présence du secteur informel. Ici, il serait né surtout autour de 2001 à cause d'une crise économique qui produisit du chômage : les personnes victimes de licenciement se faisant vendeurs à la sauvette. Au bout d'un moment, on se demande s'il n'y a pas plus de vendeurs que d'acheteurs. Et comme en Equateur, au Pérou ou au Nicaragua, la question reste entière pour nous : comment ceux-ci peuvent-ils arriver à vivre de leur commerce ?

A Maracay tous les trottoirs du centre ville sont en permanence occupés par ces vendeurs non officiels. Nous y sommes arrivés le dimanche et nous avons pensé qu'il s'agissait d'un marché pour cette seule journée. Non, tous les jours, les vendeurs de vêtements, de jouets, de DVD, de CD et de tant d'autres produits installent leur maigre marchandise. On trouve aussi des femmes qui sous des bâches plastiques, délivrent des soins de manucure, le grand chic semblant être le collage de faux ongles longs, puis leur limage et leur peinture. : Ces « boutiques » ont un grand succès auprès des femmes de tous âges qui s'y pressent. On a pu voir également des jeunes filles confectionnant au crochet ... de mignons bikinis.

Nous avons cependant noté une différence par rapport aux autres pays visités : la faible présence d'enfants se livrant à cette activité. Le pays comporte peu de mendiants et encore moins d'enfants laissés à l'abandon. Le cireur de chaussures a presque disparu.

Ce vendeur ambulante suscite les sarcasmes du journaliste du *Monde* en visite à **Maracaïbo** (voir plus loin). Nous pouvons le rassurer : un article du journal local de Maracay note, lui aussi, cette présence exagérée, la conduite dangereuse des bus et d'autres infractions qui rendent la vie au centre ville assez difficile.

Cependant, les vendeurs n'accostent pas les clients potentiels, ils restent paisibles sur leurs chaises. Le problème de la circulation anarchique est plus inquiétant. Nous avons assisté à une collision entre une vieille américaine et un taxi (des tôles froissées). Il venait de tomber une trombe d'eau, la chaussée était glissante, le feu était au vert mais la voie bloquée par ceux qui étaient passés au rouge, et quand enfin la vieille voiture put avancer, elle heurta un taxi qui, ne voyant personne venir sur sa gauche, crut pouvoir passer. Le conducteur de la vieille américaine semblait désespéré. Les deux voitures restèrent en place plus de deux heures car dans de tels cas, il faut, pour l'assurance, le constat de la police de la route, avant de dégager l'endroit. Et un samedi en soirée personne ne semblait prêt à se précipiter.

## 7 - La culture

Une des surprises au Venezuela c'est la gratuité presque générale des musées. De quand date cette pratique qui donne au musée une dimension nouvelle ? Cependant, ceux que nous avons visités ne sont pas envahis par le public. Le premier, très beau, créé avec les années 70, est le **musée d'art contemporain** de Caracas. Il propose une expo de dessins d'enfants car le musée organise des ateliers de peinture. Ce travail des gamins, traité au même rang que l'expo **Picasso**, c'est un peu étrange. La dite expo permanente sur « la suite Vollard » qui comprend une centaine de dessins de Picasso, mériterait une étude minutieuse. Ce musée contient des œuvres d'autres grands artistes : **Miró, Chagall, Matisse, Braque, Léger, Dubuffet** pour n'en citer que quelques uns. Egalement deux œuvres de **Vasarely** auxquelles nous repenserons en voyant, juste derrière notre hôtel **La Floresta**, au **Parque del Estancia**, une



petite expo de **Jésus Soto**. Il s'agit de tout le courant cinétique de la peinture des années 50, une peinture liée à l'abstraction mais avec un but précis : le mouvement du spectateur permet de voir « changer » l'œuvre artistique. L'art devient un langage capable de susciter l'émotion en utilisant le minimum d'outils.

Une autre exposition à Caracas, dans le bâtiment du Conseil Municipal, présente une diversité d'œuvres réalisées par des femmes. Un travail plus classique, plus lié à la vie vénézuélienne. Quant à la « maison » de **Simon Bolivar**, une très jolie bâtisse dotée de plusieurs patios agréables, et le petit musée qui l'accompagne, il s'agit d'un lieu symbolique pour se sentir proche du *Libertador* au cœur de l'histoire nationale. Un père faisait la présentation des lieux à son gamin d'une dizaine d'années.

La présentation du **musée archéologique** de Maracay est sommaire et, notre visite s'étant produite à un mauvais moment, nous en retenons seulement les statues précolombiennes sculptées dans d'énormes blocs de pierre et proches de celles vues au musée de **Granada** au Nicaragua.

Nous ne trouverons qu'un seul musée payant (1 000 bolivars, 0,40 euros) : le **musée de l'aéronautique** de Maracay qui nous fait toucher du doigt le rôle de la France en matière d'avions, et le rôle des USA dans l'histoire militaire du Venezuela. Nous le parcourons au moment même où Chavez se décidait à acheter des avions russes pour armer son pays. Dans ce musée se trouve la seule statue existante du dictateur sanguinaire **Gomez** (1908-1935), ce qui nous rappelle que la ville est militairement un lieu important pour l'armée de l'air. Là aussi nous avons croisé, en fait de touristes, des familles du lieu présentant aux enfants des morceaux d'histoire.

## 8 - La poésie

Le hasard a voulu que notre séjour coïncide avec un festival international de poésie (le 3ème). Nous en avons été informés en passant le 15 juillet dans une librairie de Caracas juste avant qu'elle ne ferme (fermeture à 15 heures le samedi). Il s'agit d'une librairie « Kuai Mare », une fondation qui a le soutien gouvernemental et qui propose surtout des livres à la gloire de la politique gouvernementale avec Cuba en bonne place. Nous retrouverons la même librairie à l'aéroport et quand Jean-Paul a demandé s'ils avaient quelque chose de l'écrivain majeur du Venezuela, Arturo Uslar Pietri, la vendeuse a répondu non avec un ton de mépris.

Pour la poésie, malheureusement, le lendemain nous quittons la ville et nous ne pouvons suivre une des activités qui se tenait dans une belle salle juste à côté de l'hôtel. Cependant, le dimanche 16 juillet, *Ultimas Noticias* donnait tout le programme et les animations étant nationales, le 18 juillet une soirée avait lieu à Maracay où nous nous étions promis de faire le détour. Le seul poète connu de Jean-Paul parmi les 28 venus du monde entier était le Bolivien **Angel Aranda**.

Les aléas de la vie nous feront rater cette rencontre poétique. En conséquence le récit de ce détour par le festival est uniquement imaginaire. L'un des poètes, **Luis Rodriguez** qui, comme son nom ne l'indique pas, venait des USA, en fit un petit tableau sur un blog. Retenons d'abord l'essentiel : fidèle à la politique gouvernementale qui en était le promoteur, le festival a d'abord pour but de mettre en avant les poètes du Venezuela (celui au cœur des hommages s'appelle **Ramon Palomares**) auxquels viennent s'ajouter les invités internationaux. Luis Rodriguez fait donc le tableau de son séjour à **San Fernando**, une ville des **Llanos** (les grandes plaines rurales), où il eut le plaisir, devant une centaine de personnes très patientes, d'écouter des poètes locaux dont l'âge s'échelonnait de 15 à 80 ans.

Luis Rodriguez, pour présenter le statut du festival, explique que son organisation est bien meilleure celle du Forum Social Mondial : il n'a pas gardé un bon souvenir de son passage à Caracas en Janvier 2006. Pour aller de l'aéroport à la ville, la chute du viaduc causa des retards monstres, difficultés ensuite pour se loger, rendez-vous manqués et au total pour le retour une nuit passée à dormir dans l'aéroport en attendant un avion ! Pour ce mois de juillet, dès le pied posé sur le sol du Venezuela, le poète est accueilli par un jeune qui sera son guide pendant toute la semaine, il sera hébergé au Hilton central de Caracas, tous frais payés, il découvrira une soirée d'inauguration magnifique devant 2000 personnes, il pourra dialoguer avec des poètes, des journalistes. Bref, le rêve ! Il reconnaît cependant que pour son séjour vers San Fernando ou dans l'Etat de **Guarico** les hôtels ne furent pas du même ordre : pas d'eau chaude et beaucoup de moustiques.

Et les Français ? Ils étaient représentés par **François Migeot** (Voir aussi un texte de lui en annexe) et **Nicole Cage-Florentini** (Martinique) que nous ne connaissions pas. Après une petite et rapide enquête, Jean-Paul découvre que François Migeot était en effet le poète tout désigné pour représenter la France puisqu'il avait participé à la traduction d'une anthologie de poètes vénézuéliens et que sa connaissance de la question se doublait même d'une passion pour le pays, puisqu'il publie une revue : **Le Courrier de l'Orénoque**. Peut-être y a-t-il un lien avec la nationalité de sa compagne ?

Cet écrivain a beaucoup publié en poésie, nouvelles, essais. Né en 1949 il est enseignant-chercheur à l'université de Franche-Comté. Jean-Paul aurait pu le connaître grâce à la belle revue **Le Matricule des Anges** où il lui arriva d'écrire une fois.

Pour clore ce portrait indiquons qu'il eut l'occasion de défendre la révolution bolivarienne. C'était le 12 décembre 2002 dans une lettre à la rédaction du *Monde*. Suite au traitement détestable infligé par ce journal à Hugo Chavez voici la conclusion de sa lettre, où il prend en référence l'inévitable travail de **Maurice Lemoine** cité également au positif dans le livre-guide (est-il utile de dire que, bien sûr, les lecteurs de ce journal n'auront pas droit à cette lettre ?) :

Bref, étant donné que la liste des signes de votre mauvaise foi ou de votre incompetence est à peu près interminable et que je sais que les contre-informations qui vous sont envoyées sont tenues par vous comme nulles et non avenues, je cesse de m'épuiser à croire à votre sérieux et à votre éthique, et me contente de m'en tenir à cette alternative : ou bien vous êtes incompetents ou bien vous avez pris fait et cause pour une faction. Dans les deux cas, je vous retire ma confiance. Et cela avec une grande tristesse et une grande amertume car cela ne laisse prévoir rien de bon pour la vie de la véritable information dans notre pays. La manière dont vous traitez la crise vénézuélienne fait augurer du pire pour tout le reste. Avec mes regrets profonds. F. Migeot

Luis Rodriguez est également un défenseur de la dite révolution et il indique qu'il y avait dans la délégation une des voix les plus révolutionnaires de tous les écrivains des USA : **Jack Hirschman**. Etrangement il ajoute que le plus grand festival mondial de poésie se tient en Amérique latine à Medellin ... Colombie. Celui du Venezuela tend à devenir plus important. Cette manifestation fait penser aux efforts culturels de l'URSS, ce qui n'est pas une façon de la dénigrer. Simplement la révolution bolivarienne veut se donner un visage culturel à travers la poésie.

Il existe aussi un festival de jeunes, un festival de philosophie (qui eu lieu peu avant notre arrivée et d'autres moments largement payés par l'Etat pour susciter un développement de la créativité générale.

## 9 - La politique

Partir au Venezuela c'était s'envoler vers « l'infâme » révolution bolivarienne que le hasard nous présenta dans l'avion de départ à travers un article de **Michel Faure** dans *Le Monde*. Voici sa présentation de Maracaïbo :

C'est une ville immense et désolée où suinte la misère sous un soleil de plomb. Le vieux centre, près du port, est envahi par les vendeurs ambulants. La baie est pleine d'une algue verte et puante qui fait crever les poissons. De larges avenues traversent le paysage où circulent des taxis collectifs – des vieilles voitures américaines délabrées des années 70. Des grands ensembles d'immeubles décrépis et quelques résidences plus chics, gardées comme autant de Fort Knox, ponctuent un horizon plat de rues bordées de maisons pauvres et de petites places tristes comme des terrains vagues.

Ce portrait n'a rien d'original et correspond à une réalité globale aux Amériques. En fait la raison d'être de l'article c'est de faire la promotion du gouverneur **Manuel Rosales** de l'Etat de **Zulia** où se trouve Maracaïbo car celui-ci prétend représenter l'opposition à Chavez pour la prochaine présidentielle.

Une autre coïncidence nous fit retrouver Chavez dans l'avion du retour à travers un article traduit du *Los Angeles Times* (USA) dans le *Courrier International*. Contrairement à ce que des lecteurs peuvent croire, l'article des USA était presque chaviste ! Il faisait référence à une campagne en faveur des droits des travailleurs, développée à partir de la projection du film *Les temps modernes* de **Chaplin** où l'on voit l'acteur broyé par les machines.

Notre voyage n'était pas un voyage militant devant nous intégrer aux fameux quartiers populaires, lieux essentiels de l'organisation révolutionnaire. Nous espérions voir le Venezuela dans sa réalité la plus ordinaire et si le voyage a été écourté il n'en demeure pas moins que nous avons croisé la fameuse révolution.

Le lieu central en est à Caracas la **Plaza Bolivar** à laquelle nous avons accédé après une grande marche à pied qui nous conduisit du musée d'art contemporain à ce cœur battant de la ville. Par chance, nous y étions au moment où un cinéaste s'y installait pour tourner un clip : un chanteur proposant un texte à la gloire de la révolution ! Dure vie d'artiste qui est obligé de reprendre cent fois son court passage chanté en play-back, avant que la prise soit satisfaisante. Le caméraman était en contre-plongée et, tout en filmant la statue de Bolivar sur son cheval, il terminait en gros plan sur l'artiste. Il fallait tenir compte de la lumière du soleil, du pigeon sur la tête de Bolivar, des mouvements de l'artiste, etc. Petit à petit le public s'amassa autour du lieu de tournage avec un militaire qui s'activait pour laisser chacun à sa place. Moment précieux où on voit vivre une société. Quelques personnes regardaient le spectacle avec des commentaires sarcastiques, d'autres étaient plus indifférentes. Pas très loin, sur le coin de la place un prêcheur, entouré d'un public aussi important et accompagné d'acolytes à la mine triste, célébrait Dieu source de toute lumière ... juste au moment où Marie-France prenant la photo éclaira la scène de son flash (c'était à l'ombre des arbres) : miracle de la lumière divine ! La religion catholique n'a pas pour manifester sa puissance des cathédrales aussi considérables et artistiquement travaillées que celles du Pérou ou de l'Equateur mais elles sont très fréquentées. Elles sont toujours sur la place centrale.

Sur cette même place, le lendemain, c'était une fête pédagogique rassemblant des écoles de tous le pays qui présentaient quelques produits et quelques spectacles. Une fête elle aussi à la gloire de la révolution. A un moment, un groupe chanta un texte sur un air de danse qui causa beaucoup d'émotions à la vieille dame à côté de nous : elle retrouvait sa jeunesse lorsqu'elle

dansait sur cette musique. Le sponsor majeur, là comme partout, c'est PDVSA, l'entreprise pétrolière qui fournit casquettes et autres signes habituels.

Cette place est très ombragée avec des bancs tout autour. La police laissa s'installer la foule sur les marches du socle de la statue de Bolivar mais, au bout d'un moment, elle en revint à sa fonction : demander aux gens d'aller s'asseoir ailleurs.

Autant de moments sympathiques où sur un autre coin nous avons découvert à côté d'une affiche expliquant pourquoi le « voleur » (*ladron*) Alan Garcia a eu les voix des Péruviens de Caracas, un Chaviste un peu prêcheur faisant référence au Christ, comme le premier et le plus grand des communistes.

Le portrait du président Hugo Chavez Frias n'est pas à tous les coins de rue comme l'est par exemple celui du président Ben Ali en Tunisie, mais les auto-publicités du gouvernement sont les messages majeurs que l'on peut lire dans le métro, les journaux ou les immenses panneaux publicitaires : « Avec Chavez, le gouvernement c'est le peuple » ou alors « Le Venezuela est à tous ».

A la télévision la chaîne publique est dotée de publicités du gouvernement tout comme la chaîne communautaire qui parle « de peuple à peuple » : quand elle fait un reportage sur la France il s'agit de la lutte en faveur des sans papiers. C'est une façon d'aider financièrement des chaînes chavistes face aux autres chaînes privées, mais cette proclamation incessante des succès des « missions » laissent un mauvais goût. La politique mérite à nos yeux mieux que des spots publicitaires toujours dangereux car toujours réducteurs.

Cette révolution veut s'appuyer sur le peuple. Contrairement à celle d'Union Soviétique qui, prise sous les charmes de l'industrialisation, appela le pays à se moderniser (gloire à l'industrie), celle du Venezuela veut s'appuyer sur les traditions populaires. Prenons la médecine : pas question de dire qu'il y a d'un côté la grande médecine scientifique et de l'autre des charlatans. Ce qu'on appelle là-bas *brujas y comadronas* doivent être reconnus pour leurs talents, après quelques études. Une fédération vénézuélienne de médecines traditionnelles est née avec **Rebecca Siboney** à sa tête pour permettre une légalisation, après vérification, de la dite médecine. Elle prend ses références dans la Constitution qui reconnaît l'existence des « thérapies complémentaires ». Il y aurait dans le pays cent mille personnes employant pour soigner ces thérapies complémentaires. Parmi ces personnes, certaines ne connaissent pas exactement la toxicité des plantes qu'elles emploient d'où le besoin de quelques études scientifiques. Bref, il faut accrédi-ter les savoirs millénaires et en particuliers ceux des *curanderos* indiens. Ce travail pourrait se faire en lien avec les spécialistes de la médecine chinoise. L'exemple de la médecine pourrait se multiplier par la défense de tous les petits artisans qui ont des savoirs faire. Des reportages à la télé communautaire montrent ces « secrets » de famille : on a pu suivre ainsi dans une famille la fabrication traditionnelle des hamacs et la transmission de ce savoir aux plus jeunes.

Ce détour par la médecine montre que la question politique n'est plus ce qu'elle était, une affaire de partis. Elle est au cœur du quotidien de chacun mais ça n'exclut pas la question des partis. Pendant notre séjour le Parti communiste du Venezuela tenait son congrès, et à Maracay, sur la place Bolivar, nous avons croisé un homme, au tee-shirt jaune, avec en lettres rouges sur le dos, l'inscription : Parti communiste du Venezuela (PCV). Nous aurions pu engager la conversation avec ce militant pour connaître son sentiment mais, sur le sujet, nous nous sommes contentés de lire les articles de journaux.

Chavez est devenu la bête noire des USA car il a redonné ses lettres de noblesse au combat politique. **Evo Morales**, qui serait d'après la moyenne de tous les sondages le président le plus populaire des Amériques (Chavez est quatrième mais après le président de Colombie **Uribe**, et Bush loin derrière), s'est aussi distingué dès son arrivée au pouvoir par des décisions politiques fermes. Depuis 20 ans, les assassins de la politique pensent pouvoir affirmer la fin de l'histoire, c'est-à-dire la fin du droit des hommes à intervenir sur le sens de l'histoire. Or, en Amérique latine, des élections élisent des personnages peu désireux de s'incliner devant les pouvoirs économiques comme ailleurs - dans des pays musulmans - le font des religieux. Avec les religieux, le néo-libéralisme peut partager le pouvoir, avec le peuple politique c'est tout différent. Sur le papier, la haine contre Chavez n'a aucune justification : il accepte totalement les règles du jeu dominant, et si dans son gouvernement les communistes ont une place, ils représentent peu de pouvoir. Le Parti communiste chinois par exemple devrait susciter, de la part de Bush, bien plus de haine que Chavez or ce n'est pas le cas. Dans la coalition chaviste, le PCV se range parmi ceux qui défendent la révolution mais qui veulent aussi la développer.

Cette révolution, comme toute révolution veut s'internationaliser. Depuis 2003, Hugo Chavez étant assuré du soutien majoritaire des électeurs de son pays, tente de soutenir, surtout en Amérique latine, des candidats en Bolivie, Pérou, Equateur, Mexique, Nicaragua etc. qu'il juge proche de son combat. De ce point de vue, les élections majeures sont celles à l'automne de l'Equateur et du Nicaragua. En Equateur, la révolution a son candidat, **Marcelo Larrea**, qui n'a cependant pas le soutien du principal mouvement révolutionnaire du pays : la CONAIE. Au Nicaragua, la révolution a son candidat, **Daniel Ortega** chef du FSLN, ancien président, qui n'a cependant plus rien d'un sandiniste. Concernant ce dernier pays, un article chaviste, le 22 juillet, justifiait la stratégie gouvernementale consistant à vendre à bas prix du pétrole aux municipalités sandinistes. Dans ce petit pays où le prix du pétrole est un enjeu stratégique, c'est une intrusion caractérisée dans les affaires intérieures du pays. Elle pourrait se justifier si les bénéfices des dites municipalités revenaient au peuple mais, sur ce point, un voyage au Nicaragua nous en a convaincu, le FSLN n'est plus un parti politique mais une mafia économique. En 2001 le gouvernement de Chavez avait annoncé qu'il annulait la dette que le Nicaragua a envers le Venezuela, mais la belle parole n'a jamais été suivie d'actes pour des raisons politiques : le président actuel du Nicaragua étant pro Bush, il faut le laisser dans sa crise. On constate donc que si la révolution bolivarienne redonne à la politique ses lettres de noblesse, elle se perd aussi dans les travers clientélistes.

Bref, la politique vous allez la croiser à travers les divers chapitres qui suivent, des témoignages qui se veulent sans prétention.

## 10 - Le Front Francisco de Miranda (FFM)

La double coïncidence d'un article dans *Ultimas Noticias* et notre passage répété devant le local du FFM de Maracay incite à cette note.

Le FFM est né à La Havane au cours d'une visite de Chavez à l'Ecole des lutteurs sociaux. Le président du Venezuela décida de doter le pays de jeunes de la même trempe, capables de mettre leur dynamisme au service de la révolution. Le contexte du référendum révocatoire de 2004 (demandé par les opposants à Chavez pour s'en débarrasser, mais remporté par lui) poussa à la mise en place de cette nouvelle structure, le FFM, créé du haut vers le bas : parmi les 802 jeunes partis se former à Cuba, Chavez désigna les 18 qui allaient construire la nouvelle organisation. Le président semble au départ de tout.

La structure fondée sur la hiérarchie militaire décida de quadriller le pays en particulier pour faire inscrire les pauvres sur les listes électorales en prévision du référendum. Un premier travail de fourmi qui fit grandir le FFM jusqu'à 30 000 membres. Inutile de préciser qu'il y avait là un vivier pour devenir ministre.

Le FFM se désigna donc une mission (terme religieux au cœur de la révolution bolivarienne) : la mission « identité » et c'est une femme, **Erika Farias**, qui en fut la cheville ouvrière. La mission « identité » est une mission nationaliste qui vise à donner au Vénézuélien, la fierté de son pays, comme source du développement général de l'économie. Mais, fin 2004, une crise traversa le FFM : les deux tiers des jeunes cessèrent toute activité après la victoire du référendum. Népotisme, clientélisme, corruption, la direction du FFM commença à subir des dizaines de dénonciations. Dès le premier anniversaire, Chavez avait été obligé d'appeler les dirigeants du FFM à plus de modestie.

En fait, en plus des questions classiques à toute organisation, le FFM vivait (et vit ?) sur une ambiguïté : est-il là pour aider la société ou pour aider la politique de Chavez ? La photo ramenée de Maracay donne la réponse : l'organisation est surtout politique. Le FFM continue avec des promotions de 5000 jeunes qui vont se former chaque 6 mois à Cuba. Les dirigeants n'ont pas voulu répondre aux questions du journaliste **Alejandro Botia** auteur de l'enquête critique pour *Ultimas Noticias*, journal plutôt pro-gouvernemental. Quant à Erika Farias, elle est déjà devenue ministre.

Bien sûr, il serait injuste de réduire le mouvement populaire à cette « démocratie verticale » et à ses conséquences parfois néfastes. D'abord y compris dans le cadre de cette démocratie il s'en trouve qui osent manifester, dénoncer et contre-attaquer. De plus il existe des organisations populaires autonomes. Le défi consiste à garder sa liberté d'action même quand on est ensuite soutenu par le gouvernement. Tout indique que la démocratie fonctionne largement dans le pays, et si la durée crée des prises de pouvoir définitives sur le peuple ou sur les oligarchies, c'est aussi la démocratie. Les forces dominantes bénéficient de décennies d'expérience du pouvoir. La révolution bolivarienne ne peut se juger que sur la durée et l'histoire nous a appris qu'il est plus difficile de faire durer une révolution que de la déclencher.

## 11 - Le Mercosur

Impossible d'apporter sur ce point des informations globales même si notre séjour au Venezuela s'est produit au moment historique marqué par l'entrée de ce pays dans le Mercosur. Aujourd'hui, le Mercosur c'est un peu le marché commun de la face atlantique de l'Amérique du Sud (Mercosur signifie mercado comun del sur). Avec l'entrée du Venezuela, il s'agit de créer une puissance économique capable de faire face à celle des USA. Mais, pour des Français qui sortent de la bataille du TCE (il fallait créer un ensemble politico-économique capable de faire pièce aux USA), l'argumentation semble un peu courte.

Nous avons pu suivre à la télévision tout le discours de Chavez à **Cordoba**, Argentine, suite au sommet du Mercosur. Nous n'avons pas été convaincus par une argumentation plus creuse que de coutume. Il laissa ensuite la parole à **Castro** qui, n'étant pas membre du Mercosur mais seulement invité au sommet, n'avait pas à nous convaincre de la réalité démocratique de cette entité économique. Ecouter Castro s'adressant à cent mille Argentins, c'est bien sûr émouvant. Nous n'avons pas tout suivi car, après une heure de discours il était temps d'aller dîner, et nous savions qu'au retour, dans notre chambre, nous le retrouverions, pendant encore un long moment ... ce qui fut le cas ! (C'est, semble-t-il, le dernier long discours qu'il prononça puisqu'à l'heure qu'il est, il est hospitalisé dans un état grave). Trois chaînes de télé

transmettaient en direct ce moment historique : la chaîne nationale du Venezuela, la chaîne communautaire *Vive*, et la chaîne d'info en continue créée pour contrer CNN : *Tele Sur* (voir plus loin). Le vieux Castro commença par raconter une histoire sur le rapport entre la parole et l'écrit suite au livre qu'**Ignacio Ramonet** vient de lui consacrer. On n'écrit pas comme on parle et, parmi ses multiples occupations, il aurait voulu réviser tout le livre de Ramonet, mais il ne le put car de telles occupations pouvaient empêcher son voyage jusqu'à Cordoba. Finalement, malgré le coup de froid qui le gênait pour parler, il fit le déplacement. Avec Chavez, le lendemain, ils allèrent voir la maison du **Che** où il vécut à Cordoba. Le grand meeting que nous avons suivi était présenté par la responsable des Mères de la Place de Mai, **Hebe Bonafini**.

Que Chavez veuille unir un jour Castro et **Lula** dans le Mercosur, c'est un défi audacieux, mais après les bons mots que dit la réalité ? Le Mercosur c'est l'Argentine, le Brésil, le Paraguay, l'Uruguay et à présent le Venezuela. A côté il y a la CAN, Communauté Andine des Nations (Colombie, Equateur, Pérou, Bolivie) que le Venezuela a abandonné, sans débat social réel, pour le Mercosur. Le Chili est à part et se demande à présent s'il ne devrait pas entrer dans la CAN. Or la CAN est plus qu'un marché commun car il y a un parlement andin, peu connu il est vrai, mais qui existe pour donner une structure politique démocratique à l'unité économique. C'est ainsi que le Venezuela a élu en 2005 des députés à la CAN, une organisation que le pays quitte en 2006, sans que l'on sache ce que deviennent les députés en question.

Bien sûr la stratégie de Chavez vise à tirer à gauche un ensemble beaucoup plus puissant que la CAN, mais les puissants mouvements sociaux du Brésil ont tenté de tirer à gauche le gouvernement du Brésil et ce fut sans succès. Les agriculteurs du Venezuela s'interrogent. Chavez a eu une bonne politique pour remettre en route ce secteur productif, mais à présent, face aux OGM d'Argentine et du Brésil, que vont devenir les productions autochtones qui ne doivent pas user des OGM ? Le Venezuela a beau être le roi du pétrole, en face, le Brésil est un géant aux moyens économiques aussi brutaux que ceux des USA pour dicter sa loi.

C'est ainsi que des Chavistes, sans vouloir faire la critique de la politique gouvernementale, se firent les chantres de la sagesse de la politique bolivienne en la matière. Evo Morales vient de démontrer que malgré la Colombie, la CAN pouvait jouer un rôle économique plus équilibré que le Mercosur, au moment même où la Bolivie, qui a nationalisé son pétrole, est poursuivie devant les tribunaux par l'entreprise publique brésilienne **Petrobras**. La Bolivie est bien placée pour savoir que des pays comme l'Argentine peuvent être des exploiters des richesses boliviennes pires que les transnationales venues des USA, et qu'une union économique avec de tels géants c'est se jeter dans la gueule du loup.

Quand Chavez vante les mérites de Lula (ce que fait pour d'autres raisons Bush) il tente en même temps de conserver des liens avec les mouvements sociaux du Brésil, mais à un moment il faut choisir. Quand Chavez vante les mérites du Mercosur il sait très bien que l'Uruguay bien que dirigé par un gouvernement de gauche préfère s'allier avec les USA qu'avec la proche Argentine. Au sommet des Amériques à Mar del Plata comme au sommet du Mercosur à Cordoba, Chavez a souhaité participer à la fois au sommet des peuples (donc aux côtés des manifestants) et au sommet des chefs d'Etat mais à un moment les deux positions deviennent contradictoires. Pour les tirer vers la gauche, Chavez veut faire passer pour plus à gauche qu'ils ne sont les autres présidents latino-américains : cette stratégie vise à contrer l'isolement du Venezuela qui reste l'objectif majeur de Bush et de ce point de vue elle est juste, mais elle a sa contre partie, elle valide des politiques anti-populaires en Argentine, au Paraguay, au Brésil.

## 12 - Les beautés de la nature

Même si nous n'avons pu atteindre les beautés naturelles du Venezuela, une sortie à **Choroni** et **Puerto Colombia** nous a permis d'en approcher la réalité. Puerto Colombia, c'est une plage bordée de cocotiers et enserrée dans les montagnes sur la **mer des Caraïbes**, un lieu idéal pour le farniente, d'autant que nous y étions un lundi, date intéressante pour éviter la grande foule.

De Maracay, pour accéder à la **Playa Grande**, il faut pendant une heure traverser une montagne fabuleuse où l'abondance de la forêt vierge fait penser à des paysages croisés au Nicaragua, mais beaucoup plus impressionnants. Sur la face mer et pendant quelques kilomètres il y a des villages d'agriculteurs au milieu de la forêt, mais ensuite une montée en altitude rend le paysage dépourvu d'habitants mais riches en bambous immenses qui prennent racine dans les gorges profondes qui bordent la route étroite, et jaillissent haut dans le ciel, donnant l'impression de s'enfoncer dans une sombre verdure qui étouffe tout. Cette route, ouverte sous les ordres du dictateur Gomez qui y a fait travailler de force des criminels, ne peut que s'inscrire à jamais dans les mémoires.

Cette nature nous l'avons croisée aussi dans le **Parque del Estancia**, (où se trouvait l'exposition de Jesús Soto, voir le chapitre Culture). Nous avons pu admirer tranquillement, assis sur des bancs recouverts de jolie céramique (qui avait un petit air mozarabe), à l'ombre de grands arbres, rafraîchie par une fontaine sculptée, les fleurs de toutes couleurs et les palmiers immenses de ce joli jardin.

Nous l'avons croisée aussi dans le **Parque del Este**, à une station de métro de là, un parc devenu gratuit lui aussi, où il y a quelques éléments zoologiques : en particulier les oiseaux fabuleux (perroquets, flamands roses, ...), les singes, les ours, les inévitables crocodiles et caïmans, et encore et toujours la riche végétation. Caracas comme Maracay, est une ville construite derrière la haute montagne, impressionnante, qui borde la mer des Caraïbes (et qui est, en fait l'ultime extrémité de la chaîne andine). Du Parque del Este, la vue est superbe avec cette masse montagneuse en arrière plan. Le contraste entre la ville bruyante et active et la majesté silencieuse de cette montagne est saisissant. La taille du parc nous a fait marcher plus que prévu.

Quant à Maracay, la ville se distingue par une place très grande, la **Place Bolivar**, qui n'est pas la place centrale mais celle située devant le palais du gouvernement, palais où nous sommes entrés sans problème pour circuler dans les merveilleux couloirs, larges et aérés de ces beaux bâtiments, séparés par plusieurs patios et jardins aux arbres immenses et aux fleurs superbes. Les bougainvilliers cependant étaient rarement en fleur contrairement à ceux que nous avons vus en Equateur et au Pérou : le Venezuela n'étant pas à la même latitude, la floraison est sans doute plus précoce.

Cette place très paisible fut souvent notre lieu de pique-nique et en y restant un moment, il était fréquent d'y voir d'énormes iguanes se déplacer en se dandinant aux côtés d'écureuils ordinaires. C'est là que le vendeur de café tentait quelques affaires. Avec son vélo, celui que nous voyions en discussion avec des dames, eut la chance juste après, de voir débouler sept jeunes qui lui firent faire des affaires (ils avaient tous le même costume, sans doute celui d'une entreprise).

## 13 - Les médias



A la bibliothèque de Maracay, que les responsables nous ont fait visiter longuement (voir plus loin), nous avons pu faire une revue de presse des quotidiens proposés. *El Carabobeno* pour la région centre (lié à *Tal Cual* présenté plus loin), *El Siglo* celui qui semblait le plus lu à voir les piles devant les marchands de journaux, *El Periodiquito de Aragua* qui complète *El Aragua* (c'est le nom de la province de Maracay, Carabobo étant celui de la province de **Valencia**, une autre grande ville située à 50 km), *Ultimas Noticias*, *Diario Vea*. En tout, presque dix quotidiens aux orientations diverses. Il n'y avait pas cependant les deux journaux nationaux phares : *El Universal* et *El Nacional*. A Caracas nous avons aussi découvert l'existence de journaux gratuits.

Le journal chaviste par excellence c'est *Diario Vea*, journal moins cher que les autres mais peu fourni en argumentations et informations vraiment journalistiques. Sa qualité est très inférieure à *Ultimas Noticias* qui a des suppléments gouvernementaux tout en traduisant la diversité d'opinions propres aux chavistes. Les journaux régionaux affichent un positionnement mitigé face au gouvernement. Quant à *Tal Cual*, dirigé par un opposant notoire Petkoff qui se lance dans la course présidentielle, il ne cache pas les débats ardues au sein même de son courant (depuis malgré les immenses peintures dans les rues Petkoff se serait retiré de la course à la présidentielle à cause de la division de l'opposition).

Nous avons découvert une presse beaucoup moins en noir et blanc que ce que nous pensions, mais une presse assez peu lue finalement. Dans le métro, sur les places, dans la rue, les lecteurs de journaux étaient assez rares. Les quotidiens ont une pagination assez sommaire et des articles brefs. Avec deux formats : le format allongé typique des USA ou du Canada et le format style *Libération*.

Pour la droite, un observateur de *Ultimas Noticias* indiquait que si *El Universal* jouait son rôle de défenseur logique de l'oligarchie, *El Nacional* faisait preuve d'opportunisme, d'incompétence, avec une stratégie peu politique car surtout tournée vers sa propre glorification. On pense à la différence qui est apparue en France entre *Le Figaro* et *Le Monde*.

Un mot à présent sur la télé chaviste, *Tele Sur*. Nous disons télé chaviste car, sur tous les sujets, elle reprend les thèses de la politique du gouvernement du Venezuela. A parler du Brésil, il s'agit de dire « vive Lula » et on oublie sans problème le cas du **PSOL**, le nouveau parti de gauche brésilien qui est crédité de 10% dans les sondages. Pour le Nicaragua, seul existe Daniel Ortega. Pour le Mexique, on aurait aimé un reportage ou un écho du combat zapatiste mais là aussi, il ne faut retenir que l'existence du **PRD**, le parti de **Lopez Obrador**, le candidat de gauche modéré qui vient de perdre les élections (il y a de justes contestations sur leur régularité). Quant au Mercosur, pas de débat possible. Cette chaîne diffuse beaucoup d'images sur lesquelles sont plaqués des commentaires politiques. Une fois de plus, la politique est remise au premier plan, mais malheureusement, pas la confrontation politique. Techniquement, le travail est bien fait. Politiquement, même si la télé communautaire a un peu le même défaut, elle a, malgré tout, des reportages vivants qui évitent les risques de la propagande.

Nous sommes entrés dans deux bibliothèques. A Caracas, après une rapide visite au Panthéon, nous sommes tombés par hasard sur la bibliothèque nationale (qui avait l'avantage de nous offrir des toilettes), un bâtiment imposant dans lequel une dame est aussitôt venue à notre rencontre. En découvrant notre statut de Français elle nous proposa aussitôt un dépliant pour présenter sa bibliothèque, insista pour qu'on soit présent au vernissage de la prochaine exposition sur Miranda, et nous offrit de visiter le secteur des livres les plus anciens. Il était l'heure de manger et nous avons refusé.

A Maracay, même phénomène : une dame décida de nous faire visiter toute la bibliothèque. Au rez-de-chaussée, la salle de lecture de la presse et une salle d'ordinateurs (une vingtaine) que des personnes peuvent utiliser gratuitement demi-heure tous les jours. Au premier étage, les encyclopédies et les sciences. Au deuxième étage la littérature et le secteur régional. Pour le secteur régional une personne découpe régulièrement les articles de presse les plus marquants pour ensuite les ranger par thèmes dans des classeurs. Nous avons pu ainsi dialoguer avec une quinzaine d'employés. Une chose frappante : les livres dataient essentiellement des années 70 un peu comme en Algérie ou en Tunisie. Les livres peuvent être empruntés. A côté de cette bibliothèque il en y a une autre, pour les enfants, et une multimédias de laquelle un des rares chiens croisés au Venezuela nous a éloignés. Enfin pour compléter le cadre culturel, il y avait une maison de la culture.

## 14 - La mode globalisée

Révolution bolivarienne ou pas nous avons croisé la mode en cours : pour les filles, le pantalon taille basse avec le chemisier taille haute délimitant les deux tropiques. Sur la ligne de l'Equateur le nombril de beaucoup de Vénézuéliennes était encore plus visible que celui des Françaises car la mode se pratique quelle que soit la corpulence des personnes. Se sentir trop gros ne suscite pas les complexes que nous connaissons chez nous, alors que parfois, l'obésité fait tristement penser à celle qui se généralise aux USA.

Après une question à Rosendo sur internet, il nous confirma que la même mode existe au Pérou et nous nous demandons jusqu'à quel point elle est mondiale. Il existe une autre mode qui fait que les filles mettent des robes courtes par dessus les pantalons et elle pourrait être rangée dans la catégorie : pudique. Cette mode que nous rencontrons maintenant fréquemment en France (et également un peu au Venezuela) est inspirée sans conteste de la « mode » islamiste consistant à cacher les jambes et estomper les formes.

La taille basse du pantalon caractérise une autre catégorie. Comment expliquer le phénomène ? Car la mode devant changer (pour le bien du commerce) il faut inventer des tendances nouvelles et ce n'est pas simple. Cette mode globalisée est-elle une prison qui enferme les femmes de la planète ? Si elle réduit l'espace des habits traditionnels, elle ne signifie pas pour autant une uniformisation des sociétés. D'abord parce qu'elle ne touche pas tout le monde et les personnes touchées adaptent à leurs habitudes la mode en question. Le Coca Cola ne laisse aucune place à l'esprit d'initiative, sauf pour ceux qui y mettent du rhum, mais la mode vestimentaire apparaît moins comme une dictature.

## 15 - La politique des blocs

Nous étions là-bas au moment où Chavez partait pour son grand tour du monde. Nous avons pu suivre tous les détails de sa première étape, le Mercosur (voir au-dessus). Par la suite Biélorussie, Russie, Iran. Chavez a décidé de réinventer la politique des blocs : « tous ceux qui sont contre les USA sont mes amis » afin de créer le bloc capable d'en finir avec l'impérialisme US. Nous n'avions pas besoin d'aller au Venezuela pour connaître cette *realpolitik*, et le terme russe semble très approprié. Déjà à **Porto Alegre** en 2004, Chavez avait cru intelligent d'indiquer aux militants présents qu'il avait comme amis essentiels **Poutine** et **Bouteflika**. Ses liens avec l'Iran, y compris avec le président ultra réactionnaire **Ahmadinejad** s'expliquent par cette double connivence : leur puissance pétrolière et l'anti-américanisme. Malheureusement, l'URSS qui fonctionna de même, a fini par tomber dans les pièges des USA alors qu'elle devait sortir victorieuse de l'affrontement (désolés pour Chavez, mais ses moyens sont bien faibles par rapport à ceux de l'URSS).

Que des nécessités économiques induisent des liens entre Etats, c'est une chose. Que ces liens deviennent des complicités politiques entre ceux qui agissent en faveur des pauvres (Venezuela) et ceux qui agissent en faveur des religieux (Iran) c'est à nos yeux un risque permanent de dénaturer l'action progressiste de la révolution bolivarienne. Au départ, des progressistes participèrent à la « république » islamique d'Iran et ils se firent manger par les féodaux. Cette question des alliances, posée à **Maurice Lemoine** lors de sa venue à Montauban en novembre 2005 (et à laquelle il n'apporta pas une réponse vraiment satisfaisante) reste encore posée et nous paraît sérieuse et même préoccupante.

Dans le conflit grave né au moment de notre séjour, la nouvelle guerre du Liban, le journal chaviste comme la télé communautaire de la même tendance jugèrent utiles de comparer Israël aux nazis, une comparaison qui nous paraît totalement injuste même si nous dénonçons catégoriquement la politique actuelle d'Israël. Sur le *Diario Vea*, un dessin montre Hitler disant à propos des Israéliens : « Ils ont beaucoup appris de moi ». Et un clip de **Vive Tele** montre une croix gammée sur le drapeau israélien à la place de l'étoile juive. En tant qu'opinion personnelle cette vision est assez connue, en tant que stratégie politique elle donne des frissons. Etre anti-américain ne peut signifier, sous peine de s'éblouir soi-même, toute perte de jugement. Le camp américain compara **Saddam Hussein** à Hitler, ce n'était pas mieux !

Dans cette lutte contre les USA, qui parfois touche plus au nationalisme qu'au socialisme, Chavez veut pour son pays, la place d'observateur non permanent pour l'Amérique latine au Conseil de sécurité de l'ONU, et il est prêt à tout pour contrer le Guatemala candidat soutenu par Washington. En fait, si les USA sentent que le Guatemala risque d'être devancé par la candidature du Venezuela, ils proposeront le Brésil et l'embrouille sera de toute façon dans le camp de Chavez. Cette stratégie a déjà été expérimentée pour l'élection du responsable de l'OEA (Organisation des Etats Américains). Les USA proposaient le Mexique et pour faire échouer ce projet, Chavez accepta de soutenir le Chili. Finalement le candidat du Chili a été élu mais il n'a strictement rien de gauche. On peut battre les USA et faire une politique pire que les USA. C'est ce que Lula a réussi au Brésil !

S'opposer aux USA à n'importe quel prix c'est peut-être le début de la fin d'une stratégie révolutionnaire, car ça n'apporte rien de plus au peuple du Venezuela, et par contre ça disqualifie des idées généreuses. Comment obtenir le soutien des progressistes d'Iran (ils existent sous la torture) quand on traite avec délicatesse les autorités du pays ? Et c'est vrai partout dans le monde (voir le chapitre sur le Mercosur).

Que pour avoir des avions de combat, le Venezuela traite avec Moscou c'est une chose. Que Chavez en profite pour faire l'éloge de Poutine c'est autre chose. Le Général de Gaulle, un des modèles de Chavez, développa une politique étrangère anti américaine (donc favorable à l'URSS) sans pour autant se doter d'une stratégie sociale en politique intérieure. Inversement le PS français prétendit créer des politiques sociales avec une politique étrangère favorable aux USA. L'absence de logique entre politique intérieure et politique extérieure, ça fait plus penser aux habitudes politiques classiques qu'à un socialisme du XXIème siècle.

## Annexes : Un texte de François Migeot

### *Le Poids de l'air*

Au moment où quelque chose pèse dans l'air et que soudain le jour bascule insensiblement sur la charnière de midi... Rien, pourtant, dans la grisaille, rien que le vent presque assis au long des murs dans un zénith absent. Rien, sauf cet imperceptible remous dans la lumière : on dirait que l'une des écluses du ciel vient de s'ouvrir, on dirait que les choses, prises dans le courant du ciel, sont entraînées — maintenant, c'est sûr — vers l'embouchure entrouverte de l'horizon.

À ce moment, tu poses la main sur le bouton de la porte. Dans ton dos, parvenu au bout de ses cendres, le feu étouffe. Les dalles de pierre, luisantes de passages, rangent le silence au bord de ton départ. Et devant toi le rectangle du rideau où le ciel s'encadre à la porte, d'un même gris que l'étoffe, ouaté d'une poussière qu'il faudrait prendre à bras le corps. Mais tes bras, mais ton corps pèsent moins que la poussière.

Il te reste le regard que tu balances comme une lampe et dont la flamme tremble un moment dans l'air qui s'ouvre devant toi. C'est le souffle froid du jardin, écourté par janvier, qui tourne à la recherche du printemps. Mais l'hiver est descendu trop loin dans les arbres, le temps s'est perdu au fil des branches, la sève tâtonne sans lumière dans la veine des troncs.

D'une porte à l'autre, tu as ouvert le jardin au village et la route craque sous tes pas. Les maisons glissent à tes flancs, les volets cloués à leurs gonds n'ont pas joué depuis des nuits, et tu arrives jusqu'à la place du calvaire où des bouquets, étiolés dans des verres à moutarde, témoignent, de marche en marche, de mains et de passages, sous un Christ rouillé qui ne regarde rien.

Les routes ont pris rendez-vous là, à la croisée de ce regard éteint, dans cette étoile fêtée de fleurs sèches. À la ronde, l'après-midi se tient au relief des pierres, le temps prend son virage. Entre les façades qui se retournent vers toi, les chemins pérégrinent depuis le vide des campagnes et viennent palper le pouls rare du village. Dans le cercle, sises aux lisières, l'école aux fenêtres noires de dimanche, à la cour éteinte, aux cartes en souffrance, la mairie monte la garde en épauettes de géraniums et affiches de campagnes surannées, l'épicerie brûle sous le néon, elle attend le retour des chalands évaporés dans l'heure. Il n'en reste que les voitures qui refroidissent parkées sous des auvents, des feux oubliés aux quatre vents dont les volutes remontent des jardins dans l'épaisseur du ciel mat.

Et tu déchires la place de ton pas relancé. Le gravier craque sous tes semelles, tu poursuis le lieu, la rue retendue comme une corde d'un bout à l'autre du village, tu l'épuises pied à pied, tu l'épuises fenêtre après fenêtre. Mais hélas, tu ne crois plus aux fenêtres, hélas le lyrisme des rideaux tendus d'un discours de dentelle a perdu ses mystères, la magie des dedans entrevus n'a plus cours, tu ne vois que l'effort vain des meubles à briller sous un lustre, à donner le semblant d'un climat, à donner le change d'un salon. Et tu ne vois que le troupeau docile des sièges ajustés au regard d'un écran, à l'ambition d'un style, la vanité d'un goût, la mémoire d'une famille. Tu perces les rêves devinés, les projets composés au fil d'une vie d'épargne, au gré de catalogues, de testaments. Autant de radeaux que chacun ajuste à la dérive du temps pour ne pas se voir vieillir, ne pas se voir disparaître au jour le jour sous des toits à refaire, sous des toits refaits, dans des pierres apparentes, des poutres et charpentes de chêne rigoureusement huilées, au milieu d'enfants qui ratent les projets qu'on faisait pour eux, qui laissent des parents, des aïeux, au néant de leurs rêves éventés pour mieux construire le néant des leurs et qui recomposent, à leur tour, la vie autour de tables le dimanche.

Derrière un rang de persiennes closes, un carillon vide l'heure coup après coup dans l'épaisseur du silence qui suit les départs. La rue sous tes pas s'amincit. Les façades tombent une à une, comme les atouts d'une partie que tu perds. Et tu passes la main au dehors. À droite un front de campagne mord les franges où le village hésite. Le vent chargé d'oiseaux tourne sur les sillons ouverts. Il reste un bras de bâtisses et les jardins défilent entre les portes à claires-voies, les carrés de légumes, les abris pour oiseaux, les salons de plastique blanc, en attente d'été, remplis de restes de pluie, les puits comblés de fleurs, les serres de bois, les réserves d'outils alignés au râtelier de l'ordre.

Puis les murs se défont et font place aux haies, aux grillages. Tu passes à l'envers des enclos, au long

des appentis de taule, des épaves qui rouillent entre les orties, de l'odeur sale des fumures ruisselantes, des rangs de machines en sommeil sous les hangars. L'asphalte est au bout du rouleau, il se perce entre les pas, à mesure que le lieu se décompose, et maintenant c'est la terre qui poursuit le chemin, entre les flaques qui sèchent, au fil des semaines, entre les traces de roues que sculptent des passages.

De fourche en fourche, le chemin déchiré s'amenuise en s'élevant, il n'est plus qu'un sentier qui avance de piquet en piquet, tendu de barbelés, ponctué de corneilles qui fuient une à une ton approche. À rebours, dans le dos, couverture lentement posée sur la dépouille du jour, les bruits remontent du hameau. Et tout se perd dans un bois. Dans les couches de l'humus le fil du dehors est rompu. Il reste une plaie de présent qui s'altère. Il reste le mouvement des branches, le ballet des pies entre leurs nids, les coups du sang à tes tempes, le fragile bagage de ce corps qui te porte, et l'incertitude d'une semaine à venir, en marche déjà dans le pas de la nuit qui arrive, la nuit dont tu te demandes encore comment elle reconnaîtra ta main dans cet enchevêtrement de bois mort.